

De toutes les anecdotes de voyage, il y en a une que je ne raconte jamais quand la conversation s'y prête, bien que son étrangeté m'attirerait sûrement l'attention de tout le monde. En vérité, il me semble même que j'essaie d'éviter d'y penser. Elle remonte pourtant assez régulièrement à la surface de mon esprit, à commencer par le matin lorsque je me rase.

C'était un 31 décembre, le pic de l'été à Salvador de Bahia. Les détonations de pétards qui essaimaient à tous les

coins de rue depuis quelques jours ne surprenaient guère plus que les touristes, et rivalisaient à peine de toutes manières avec les musiciens de rue et le brouhaha enjoué des brésiliens. A mesure que la soirée s'installait, l'ivresse due à l'ambiance autant qu'à l'alcool et l'herbe me donnait envie de me perdre un peu dans le centre historique pour admirer la fête avec un peu de recul. Je m'éloignais du bar où discutaient mes amis et marchais. Beaucoup de gens étaient habillés en blanc comme le veut la tradition, mais on trouvait aussi les habituelles robes bariolées des filles ainsi que quelques costumes de fête qui semblaient s'inspirer des couleurs des vieilles maisons portugaises alentour. Alors que je profitais du spectacle de danseurs de *batucada*, l'un de ces costumes attira mon œil à travers la foule. La trace d'un visage blanc et immobile se détachait du reste de la

nuit. Je contournais les danseurs en essayant de ne pas le perdre de vue. Il était en train de faire des signes à une grosse vendeuse au chariot rempli entre autres de *coxinhas* suintants, de bracelets pour les touristes et de cigarettes vendues à l'unité. Noir de peau et portant un masque blanc il était visiblement en train de négocier. Il est impossible pour un étranger de savoir si les locaux des places comme celle-ci sont des mendiants, des vendeurs ou des voleurs. Bien souvent un mélange des trois, on parle ici de *jeitinho brasileiro*, la manière brésilienne qui évoque la débrouille, la sympathie sincère et l'escroquerie à la fois.¹

¹ Le *jeitinho*, littéralement le petit chemin issu de l'expression *dar um jeito* (trouver un chemin) reste intraduisible. C'est un mécanisme d'ajustement social typiquement brésilien qui consiste à chercher un lien avec son interlocuteur pour contourner une norme ou une loi grâce à l'émotion. La difficulté à lire cette

Je me penchais vers une petite fille près de moi en désignant l'homme et demandant son nom. « O silêncio ? » dit-elle en le visant d'un regard en coin. J'en déduisis qu'il s'agissait du nom d'un personnage folklorique et m'avançais vers l'homme. Alors que j'approchais, il me laissa voir son profil en fouillant ses poches et je fus frappé de ce que je vis. On avait du mal à distinguer la forme du nez, ou des arcades, et une boursouffure rendait la lèvre supérieure anormalement enflée. Le masque n'était pas un surplus de matière mais bien quelque chose qui ressemblait à des bandes plâtrées, qu'il aurait mis pour dissimuler quelque chose.

Arrivé à sa hauteur, j'achetais deux cigarettes et lui en tendis une. Il la prit

attitude vient de qu'elle fait du Brésil pour l'anthropologue Roberto Damatta une société semi-traditionnelle, avec à la fois des institutions fortes et une propension à l'informalité.

en me souriant de ses yeux sombres, du sourire bienveillant de celui qui a vécu toutes les vies, ou lu tous les romans, et ne connaît plus la haine.

J'ai pour règle absolue de ne jamais parler à quelqu'un que je rencontre de quelque chose qui marque son physique, comme un tatouage ou une taille anormalement grande. Parfaitement égocentrée, cette règle m'évite d'user des répliques que tant d'autres emploient et ainsi d'échapper à la honte de trop ressembler à mes contemporains.

J'engageais la conversation sur l'ambiance mémorable qui nous entourait en espérant alléger sa méfiance, voire orienter la conversation vers le folklore du Nouvel An et peut-être en définitive sur son aspect. Parlait-il lentement par nature ou pour que je le comprenne mieux ? J'essayais de

ne pas fixer sa bouche tordue et répondait avec vivacité et énergie pour prouver que mon portugais était impeccable, comme un enfant montre son bulletin de notes à ses parents. L'homme profitait de longues bouffées de cigarette pour marquer des pauses qui évinçaient mes questions. En revanche il m'interrogea consciencieusement sur mes origines, ma présence ici, mes impressions, puis même mon opinion sur des sujets pointus de politique. Je me pris au jeu et fut étonné de ne pas le voir mentionner des joueurs de l'équipe de France de football comme tout brésilien quand je parlais de mon pays, mais des auteurs français dont j'ignorais moi-même tout. Impressionné, je perdais le courage de l'interroger et je profitais d'un vendeur à la sauvette pour nous acheter deux *caipirinhas*. Nos verres vidés, puis encore deux autres, je pris

conscience que j'avais à peine avancé et qu'il serait bientôt minuit. Armé de ma naïveté la plus fausse, je demandais :

« Por que a mascara ? »

Bien évidemment il attendait cette question et sans une ombre dans son sourire, m'annonça qu'il avait renoncé à son visage.

« J'avais à peu près ton âge. J'y ai renoncé. »

Désarçonné, je ne pu rien dire.

« Tu es un garçon intelligent, repris-t-il, tu as probablement eu l'occasion de méditer sur ta condition. Par exemple, as-tu déjà regardé un miroir ? Regardé *vraiment* un miroir ? Les premiers instants on s'y reconnaît : ce visage, c'est le mien sans doute. Le même depuis toujours. Il

est moi et je suis lui. Si je le trouve beau, je m'aimerais et si je le trouve laid, je m'aimerais moins. Il est absurde de se demander si c'est moi, comme il est absurde de se demander si le soleil se lèvera demain. Mais on peut aussi choisir de continuer dans sa méditation. Car en fait, qui peut dire avec certitude que le soleil se lèvera demain ?

Alors me voilà, à ton âge à peu près, toujours planté devant mon miroir. De quelle couleur est cette peau par exemple ? On m'a dit que j'étais noir. Je cherche le noir. Aucune trace. Je vois le violet sur une lèvre mais regardant mieux, j'y vois du bleu du vert et du rouge. Je vois un brun bleuté sur mon front. J'éteins la lumière et ce brun devient orangé. Aucune des couleurs de mon visage ne m'appartient.

Le même visage depuis toujours. Rien n'est plus faux. Je me souviens

avoir fait le même exercice quand j'étais enfant. Cette mâchoire était ronde et ce nez frêle comme une piqure de moustique. Pourtant, la même voix résonnait dans ma tête à l'époque.

Ainsi je restais encore quelques heures devant le miroir, essayant de projeter mon esprit dedans. Parfois une émotion se retrouvait dans le regard du reflet. Parfois non. Je sentais toujours cette grande familiarité avec le visage. Un moment je me demandais si ce n'était pas plutôt celui de mon frère ou d'un vieux camarade d'école, puis je ne le reconnaissais plus du tout. J'examinais toutes les particularités : un nez un peu écrasé, un front un peu large, des oreilles un peu petites. Quel rapport ces choses pouvaient bien avoir avec moi ?

Je ne sais pas combien de temps je suis resté là. Le soleil était couché depuis un moment et j'avais perdu

espoir de regagner mon visage.

« Qui es-tu, toi, lui demandai-je, pourquoi tu me suis partout ? »

Alors le visage frémit. Pas le mien. Celui du reflet. Je restais attentif et au bout d'un temps, j'étais sûr que le reflet souriait. Je répétais ma question.

« Crois-tu, répond le reflet, que c'est moi qui te suis partout ? Tu es bien arrogant de penser que tu es l'âme et je suis le corps. Quand tu penses à tes amis c'est bien leur visage qui te vient et pas le monologue de leur esprit. »

Après des heures d'immobilité, je ne savais plus quoi faire. J'écoutais et je respirais avec difficulté.

« C'est moi que tu donnes à voir à tout le monde. C'est moi qui suis réel et tes pensées qui sont de la fumée. Je suis toi, le vrai toi, et si tu me regardes bien, tu sauras que pour tout ceux que tu as connus et aimés, c'est

toi qui est dans le miroir. »²

Le reflet rit et rit longtemps d'un lointain rire familier. Tout ce que je savais à présent, c'est que je ne supportais pas d'être l'esclave de cette image. »

Il dit alors quelques mots que je ne connaissais pas puis finit par « eu o silenciei », ce qui signifie « je l'ai fait taire ». Je compris alors qu'il avait clôt la discussion et que je n'avais plus grand-chose à dire pour en savoir plus.

² Cette position fut avancée et réfutée un siècle plus tôt par le matérialiste Simeon « Soit l'on applique le rasoir d'Ockam et l'on considère comme seul monde celui dans lequel on entend ses pensées selon la base minimale du *cogito ergo sum*, soit l'on accepte qu'il y ait de l'autre côté de chaque miroir un autre monde de réalité complètement égale. L'inconséquence de cette alternative est garantie par l'incapacité de quoi que ce soit de traverser un miroir. » Le travail de Siméon s'achève ici. Grand zététicien et incapable de démontrer formellement que rien

Perplexe, j'examinais mes options.

Avant même d'être sûr de moi, je décidais coûte que coûte d'aller au bout de mon entreprise et approchais lentement ma main de son visage, en priant pour qu'il ne s'en formalise pas. Mais il continuait de me regarder de ses yeux sombres, avec l'immobilité inébranlable du chat qui fixe une proie avant de bondir. Un vertige me prit en réalisant que mon bras avait à parcourir la moitié du chemin entre moi et l'homme, puis la moitié du chemin restant, et il me semblait tout à fait impossible que cet instant trouva une fin.³ Je touchais tout de même un

pourra traverser un miroir, il passa le reste de sa vie devant le lavabo de sa salle de bain en attendant un contre-exemple.

³ L'auteur veut sûrement faire référence au paradoxe d'Achille et la tortue énoncé par Zénon d'Elée sans s'embarrasser d'une citation exacte. En effet dans le paradoxe ou *pseudo-pa-*

morceau de ce textile blanc, quelques centimètres au dessus de l'arcade. L'homme n'eut aucune réaction, ce qui encourageait ma démarche et glaçait mon âme tout à la fois. J'attrapais délicatement du bout de l'ongle le masque et le décollait lentement pour découvrir le front. Je poussai un cri sans reconnaître ma voix et lâchait immédiatement. Je n'y reconnus rien d'humain : des traces de cicatrices blanches crevaient la peau dans tous les sens, créant d'étranges reliefs lunaires comme fossilisés par des années d'obscurité. Des motifs organiques de pourriture se dessinaient et je commençais à imaginer

radaxe original, la vitesse de la tortue n'est pas nulle contrairement au visage de l'homme. Le phénoménologue Matteo Serriola dira de ce passage que « l'analyse mathématique moderne démontre qu'une série infinie de nombres strictement positifs peut converger vers un résultat fini. C'est donc ce phénomène de *convergence d'un infini* qui est qualifié ici et certainement pas sa finalité ». (Les cahiers du Dasein n°34, 1986)

le sort immonde qu'avait subi le nez. Des zones violacées indiquaient des cavités dont les poils avaient du jaillir autrefois.

Il remit le morceau de masque en place d'un geste souple en me regardant chercher quelque formule de politesse en portugais pour le remercier et m'éloigner aussitôt. Impossible de savoir alors si son sourire rayonnait encore de bienveillance ou d'une abyssale perversion.⁴

⁴Dans son célèbre ouvrage *Récits de récits de voyages*, Edith Finch-Dawkins fait remarquer que « le sourire vient des yeux auquel l'homme n'a pas touché. On peut donc faire une relecture de ce récit comme d'un échec car de ces yeux, le miroir de l'âme, est tiré une large interprétation de la personnalité qui est partiellement corroborée par l'échange qui s'ensuit. » Son ami Edward Bellington répondra par une nouvelle publiée en 1979 dans le *Birmingham Telegraph* où les hommes voient à travers leurs paupières toujours fermées. Incapables de

Je ne raconte jamais cette histoire parce que sur le moment je ne l'ai pas comprise. Il y a une trentaine d'années tout ce qui m'importait était de distinguer le vrai du faux de ce que j'avais vu et entendu. Le souvenir sans cesse remué par mon jeune esprit agité est depuis longtemps délavé et vainement remis à neuf par les éclairages trompeur du présent. Je ne m'en soucie plus. Je suis maintenant un homme bien mûr et j'ai vu des années s'écouler plus vite que des semaines, et j'ai vu des rides creuser mon propre visage. Et j'ai vu jour après jour, se couler mon âme dans celle du Silêncio.

se figurer le monde mental d'autrui, toute relation, même sexuelle, devient strictement économique.